

nerez aussi votre fille. Elle ne doit pas avoir beaucoup de plaisirs, cette petite, cela la distraira.

—Oh ! moi, monsieur Valognes, paraître à une fête... il n'y faut pas songer... Je suis si vieille...

—Pas si vieille... donc... Vous êtes encore superbe, je vous le dis.

—Vous me voyez avec vingt ans de moins. Et je suis si peu habituée à sortir, si gauche, si timide...

—Taratata. Voulez-vous conduire votre fille chez moi ? Si oui, vous êtes bien obligée de l'accompagner. Son frère, cela ne suffirait pas... elle pourrait être gênée, cette petite... Il faut que vous soyez là. Voyons acceptez, pour me faire plaisir... Entre nous, Marceline, vous me devez bien cela... car je vous prie de croire que vous m'avez rendu malheureux, dans le temps.

—J'accepte donc, si contraire que cela soit à mes habitudes... J'accepte, mais à une condition formelle...

—Tout ce que voudrez.

—Vous me laisserez dans l'ombre. Ne vous croyez pas obligé à des présentations. Je tiens à passer là inaperçue. Je suis restée sauvage. C'est un grand sacrifice que je vous fais en sortant de ma solitude. Ne l'oubliez pas.

—Non, je ne l'oublierai pas, Belle Ténébreuse. Donc, c'est entendu. La fête est pour le 22 juillet. Et pas de toilette... Toutes les dames en paysannes, fermières, bergères, laitières de tous les pays... Tous les hommes ou paysans de n'importe quelle nation... Pas grandes dépenses, comme vous voyez...

Il se leva pour sortir et lui serra les mains avec énergie.

—Que je suis heureux de vous avoir retrouvée !... Il me semble que c'est un membre de ma famille qui me manquait et qui revient...

Il remonta lourdement en voiture, en soufflant.

Modeste et Gérard accueillirent avec joie la proposition de leur mère.

—Puisque tu nous accompagnes, dit Modeste, ce sera doublement fête pour nous... autrement nous n'aurions pas accepté... Et puisque c'est une fête paysanne, je ferai mon costume moi-même.

—Tu me permettras bien de t'y aider, fit Marceline en souriant, je veux que tu sois jolie.

Et les journées qui suivirent furent consacrées aux préparatifs.

Enfin, le 22 juillet arriva. Le temps était magnifique. Le soleil avait brillé tout le jour. La chaleur était grande mais le bal n'était que pour le soir, en plein air, dans la nuit et au milieu des arbres. La chaleur serait tombée.

On partit vers cinq heures, dans la voiture de Gérard.

Le jeune homme s'était fait faire un costume breton : large chapeau plat ; veste courte à nombreux boutons ; gilet plus long, de couleur ; pantalon à boutons de métal, bouffant dans des guêtres.

Marceline n'avait pas fait grands frais. Elle avait cherché parmi ses vieilles robes et s'était ajusté un costume de paysanne espagnole ; un long voile noir s'enroulait autour de son épaisse chevelure de neige. Dans ses beaux yeux sombres, il y avait, ce soir-là, un peu plus de gaieté. Elle était heureuse du bonheur de ses deux enfants.

Et Modeste ?

C'était un triomphe d'inattendu, de jeunesse, d'originalité.

Elle avait une jupe de limousine claire, déchiquetée de pièces marron, bleues, vertes, brûlée, déchirée, reprise de grosse laine. Egalemeut rapiécée, la tunique relevée en popeline rouge fané, avec une grande poche en toile de matelas. La chemise de toile bise, très épaisse, impénétrable, était enfermée dans un corselet noir. Le chapeau était en grosse paille avec un nœud de velours jaune ; un foulard tombant, par dessous le chapeau, emprisonnait ses cheveux.

A son épaule pendait une vielle, attachée par une courroie.

—Qu'est-ce que ce costume ? avait demandé son frère, en riant.

—*Joueuse de vielle*... C'est un tableau que j'ai vu au Salon l'an dernier. Je m'en suis souvenue. Je l'ai refait de mémoire.

Il serait impossible de dire ce qu'il y avait de grâce, de modestie, de distinction, sous ce costume de mendiant misérable, c'était tout une jeunesse éclatante dans la force expansive de ses vingt ans, de sa gaieté, tempérée par un air d'extrême réserve, qui n'était pas le moindre attrait de la jolie musicienne des rues.

—Si tu jouais de ton instrument, dit Gérard en fouettant son cheval qui s'endormait, sur la route bordée par des arbres de haute futaie, je te promettrais une forte recette...

La voiture sortit du bois, dépassée par des victorias, des landaus, des ducs, qui tous se dirigeaient vers la Novice.

Le château, habité par l'ancien contremaitre, était une construction sévère datant de deux siècles, carrée, sans tourelles. Rien n'avait été sacrifié à l'élégance extérieure des bâtiments, mais les jardins, les serres, les pelouses étaient superbes. Là était la richesse, là était le luxe. Abandonnés pendant longtemps, le château qui était à vendre, n'ayant pas trouvé d'acheteur, les jardins avaient été restaurés avec soin par Valognes.

Le manufacturier avait de nombreux amis à Creil, dans les châteaux voisins et à Paris. Cette fête qu'il donnait tous les ans était très courue. Il y avait donc foule, une foule bigarrée, amusante, qui déjà emplissait les jardins et les parcs, où tout était prêt pour l'illumination ; une foule où en une seconde furent perdus Marceline et ses enfants ; une foule où le monde entier semblait être représenté dans les caprices des femmes et les fantaisies des hommes.

Ils n'avaient pas fait vingt pas dans les jardins qu'ils s'étaient coudoyés avec des paysans normands en habits de fête ; des cabaretières, des soubrettes, des bergers, des marchandes d'œufs, des servantes de toutes les époques, des boulangères, des meuniers, des paysannes autrichiennes, als-

ciennes, suisses, écossaises, irlandaises, des montagnardes, des Italiens et des Italiennes, des Russes, des moissonneuses toutes couvertes d'épis et de fleurs, des pêcheuses de crevettes, des Basques, des Marseillais, des Arlésiennes, des femmes du pays bressan, des Solognots, des Auvergnats, des gardeuses de troupeaux, jusqu'à des charbonnières.

Spectacle charmant, pittoresque, plein de gaieté et d'entrain.

Un peu étourdies par cette foule, Marceline et Modeste s'en éloignèrent, en prenant un sentier qui pénétrait sous bois.

—Je respire, dit Modeste, que de monde ! et que c'est joli ! !

—Tu es heureuse ?

—Oh ! oui, bien heureuse, chère mère... Au moins, tu ne t'ennuieras pas trop ?

—Puis-je m'ennuyer quand je te vois sourire ?

Une demi-obscureté règne dans le sentier qu'ils suivent. Elles sont seules, Gérard les a quittées pour se mettre à la recherche de Robert.

Tout à coup, à un détour brusque de l'allée, elles se trouvent devant un kiosque japonais entouré de fleurs, qui s'élève entre deux bassins aux eaux rejaillissantes, dans lesquels glissent et filent comme des flèches des bandes de poissons rouges.

Sur des chaises, trois hommes sont assis, fumant et causant.

De ces trois hommes, l'un est Valognes. Il reconnaît Marceline—il la devine plutôt, car la moitié du visage de madame Langon est cachée sous le haut de la mantille noire, voilant les yeux.

Valognes est habillé en roulier avec la blouse de toile bleue, le pantalon nankin, le chapeau de feutre mou garni de rubans et un énorme bouquet à la boutonnière.

Son visage est encore plus épanoui que d'habitude.

Il s'avance avec empressement près de Marceline, lui serre la main, la remercie d'être venue.

Et soudain il sent que la pauvre femme tremble, chancelle ; avant qu'il ait pu la retenir, elle s'échappe et, pliant les genoux, elle va tomber.

Derrière elle, Robert qui arrive au même moment la relève.

—Qu'est-ce donc ? fait Valognes interdit. Une faiblesse ? Robert, fais-lui vite un verre d'eau sucrée vite...

Robert se précipite vers le kiosque.

—Remettez-vous... disait le manufacturier... c'est sans doute la chaleur... ou vous vous serez trouvée pressée par la foule...

—C'est cela, dit-elle, d'une voix mourante, la foule, oui...

Les deux hommes avec lesquels Valognes causait à l'arrivée de Marceline se rapprochent. Modeste embrasse sa mère. Celle-ci la repousse d'un geste brusque et ramène sur ses yeux sa mantille dérangée.

L'un de ces deux hommes,—ils ont le même âge tous les deux,—est un paysan hongrois. Il est robuste, carré, large d'épaules. Ses cheveux commencent à grisonner. Jadis ils étaient roux. Maintenant or et argent.

L'autre est plus grand, maigre, un peu voûté. Sa figure est triste. Ses yeux sont voilés et sans cesse clignotants comme s'il ne voyait pas très bien. Il a l'air malade. Il y a sur ses traits réguliers et fins une douceur résignée qui attire le regard, qui appelle et retient la sympathie.

Il est habillé en chasseur, blouse anglaise, serrée à la taille, large pantalon dans des guêtres de toile ; chapeau mou avec plume de faisan.

Le paysan hongrois est debout et continue de fumer, indifférent.

L'autre interroge Valognes :

—Avez-vous besoin de moi ? Voulez-vous que j'aille chercher un médecin ?

—Un médecin... inutile... c'est fini... dit Marceline.

Et elle veut s'en aller. En effet, elle est remise. Robert revint avec un verre d'eau sucrée. Elle en boit une gorgée et remercie.

Valognes sourit :

—Vous m'avez fait peur... dit-il.

—Combien je vous demande pardon... J'aurais mieux fait de ne pas venir, voyez-vous...

—Restez près de nous... reposez-vous... dans ce fauteuil... Et nous causerons... pendant que Robert ira faire danser Modeste qui grille d'envie de se dégourdir les jambes... Je raconterai à ces messieurs comment j'ai été amoureux fou de vous, autrefois, et comment vous m'avez accueilli...

—Par pitié, monsieur Valognes ! murmura-t-elle, très bas.

—Cela vous déplaît ? N'en parlons plus.

Il se tourna vers le Hongrois et le chasseur.

—Mes amis, dit-il, j'ai l'honneur d'être l'ami de madame Marceline Langon, la mère du docteur Gérard qui m'a sauvé.

Et à Marceline, il présenta les deux hommes, le Hongrois, d'abord, qui salua d'un geste impertinent et hautain :

—M. Jean Daguerre de Morienvil...

Marceline fut secouée d'un frisson électrique. Elle tremblait, misérablement, ses dents claquaient et, sans la mantille, on eût vu l'extraordinaire pâleur de sa figure bouleversée.

Valognes désignait maintenant le chasseur :

—Monsieur Pierre Beaufort.

Les émotions extrêmes ne tuent donc point puisqu'elle n'était pas morte !... Elle sentait la folie qui envahissait son cerveau. Elle voulait fuir, fuir tout de suite. Ce qu'elle souffrait était horrible, insoutenable...

Eux !... Beaufort et Daguerre !... ensemble !... devant elle !... Et on les lui présentait !... Dérision du sort !... Daguerre ! Beaufort ! Le séducteur, le mari !